

« Exterminer toute pensée rationnelle »

Naked Lunch de David Cronenberg

Georges Privet

David Cronenberg

Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Privet, G. (1992). Review of [« Exterminer toute pensée rationnelle » / *Naked Lunch* de David Cronenberg]. *24 images*, (59), 18–19.

Naked Lunch

I've stopped writing at ten; it's too dangerous...

— Bill Lee

«EXTERMINER
TOUË
PENSÉE
RATIONNELLE»

par Georges Privet

David Cronenberg rêvait d'être entomologiste avant d'être écrivain et voulut être écrivain avant de devenir cinéaste. On comprend donc aisément qu'il ait scruté le destin de William Lee, l'alter-ego et pseudonyme de son idole, William Burroughs, en faisant – comme le héros de *The Fly* un être qui soit à la fois moins qu'un homme et plus qu'un insecte: un écrivain en panne sèche... Un écrivain qui nie sa vocation et tente de s'anéantir en devenant exterminateur de vermine (bonjour Kafka) pour éliminer entre autres cafards celui de l'écrivain qu'il a été et qu'il va bientôt redevenir.

Naked Lunch est le récit hallucinant et halluciné de son odyssée intérieure; un plongeon dans le labyrinthe d'un subconscient où s'enchevêtrent passé et présent, rêve et réalité, rues de New York et casbahs de Tanger. En route, Bill troquera sa seringue d'accro contre une bonbonne d'exterminateur et son arme à feu contre une machine à écrire. Elle lui dictera le meurtre de sa femme, sa mission secrète dans le demi-monde imaginaire d'Interzone, et la marche à suivre pour déjouer les anarchistes, homosexuels, et autre «mugwumps» qui le troublent parce qu'ils lui ressemblent tant. Il devra réinventer le monde pour s'en sortir, redevenir écrivain pour survivre, et

finir par rédiger le livre inadaptable que Cronenberg est parvenu à adapter.

Telle est, dans ses grandes lignes, la trame inénarrable, insaisissable et déroulante du succulent *Naked Lunch* de David Cronenberg – un festin nu, pur et cru, qui tient du polar et du film d'horreur, du journal intime et du pamphlet social, du tract existentialiste et du «loop» pornographique – et qui est, peut-être, le chef-d'œuvre de son auteur. Un chef-d'œuvre brillamment imparfait et génialement dé-cousu, qui s'impose, par ses forces incontestables et ses regrettables lacunes, comme le film le plus personnel de David Cronenberg.

D'emblée, même ses adversaires devront dorénavant reconnaître l'insurpassable maîtrise technique de Cronenberg; chez lui, le fond est toujours passé avant la forme, mais la forme n'a jamais cessé de s'améliorer. Elle n'aura toutefois jamais été aussi soignée que dans cette production de 20 millions de dollars, où New York et Tanger sont brillamment suggérés par les décors mouvants de l'Interzone créés par Carol Spier et photographiés par Peter Suschitzky. Quant à la musique de Howard Shore et d'Ornette Coleman, elle parvient, comme les créatures de Chris Walas, à rendre crédible un monde de cauchemar, où l'on se pique au poison à cafard et où l'on discute avec un monstre du subconscient dans un bar (dans ce qui est certainement l'une des scènes les plus étonnamment convaincantes jamais filmées).

Ce qui rend le film aussi impressionnant est la manière unique dont Cronenberg a su relever l'impossible défi de filmer un livre inadaptable en composant un film inracontable, qui raconte ironiquement l'écriture du roman dont il est tiré. Il nous montre Bill Lee écrivain en 1953 le livre que Burroughs publiera en 1959, et il nous le montre se posant les problèmes fondamentaux de l'adaptation, en compagnie d'écrivains qu'il prétend fuir. «Faut-il réécrire chaque ligne jusqu'à avoir atteint la perfection?», comme le croit son ami Martin, ou plutôt écrire librement («sans censure, ni trahison»), comme le préconise son copain Hank? Cronenberg, visiblement guidé par le credo de son héros, a choisi

Bill Lee (Peter Weller). Le glacial "William..."





d'«exterminer toute pensée rationnelle» et de mêler la réalité de l'auteur à la fiction qu'il a créée, en incorporant à *Naked Lunch* des extraits de *Queer* et *Exterminator* aux moments clés de la vie de l'auteur. Par exemple, le meurtre accidentel de la femme de Burroughs devient le glacial «William Tell number» qui force Lee à partir pour l'Interzone et signale son arrivée à Annexia.

Du coup, *Naked Lunch* éclaire autant les rapports de Cronenberg à son œuvre que ceux de Burroughs à la sienne. Car, de Shivers et ses parasites inspirés des «candirus», aux Scanners cousins des «Senders», les obsessions de Cronenberg ont été façonnées par celles de Burroughs – plus encore que par celles de ses autres idoles, y compris Henry Miller et Vladimir Nabokov (un autre passionné d'entomologie).

Cette filiation entre les mondes de Burroughs et de Cronenberg est particulièrement évidente dans *Videodrome*, un film qui prend aujourd'hui l'allure d'une esquisse de *Naked Lunch*; que l'on songe aux téléviseurs vivants du premier auxquels répondent les machines à écrire parlantes du second, à la «nouvelle chair» du Professeur O'Blivion et à la «viande noire» du Docteur Benway, aux meurtres et réapparitions successives de Kiki et de Joan, ou encore aux réseaux, agents doubles et missions secrètes, données aux protagonistes dans leurs hallucinations respectives. Si les deux films partagent une infinité de points, ils se distinguent par de cruciales différences; la principale étant que Max n'est pas un artiste – comme l'est, à son grand désespoir, Bill Lee – et qu'il ne produit par conséquent aucune œuvre dont Cronenberg puisse nous sortir.

Naked Lunch est d'abord un film sur la création, à commencer par la création littéraire; les influences de Cronenberg, qui n'a pas rêvé de cinéma avant la vingtaine, furent littéraires avant d'être cinématographiques. Il est donc normal qu'il ait ici entouré son personnage de plusieurs autres écrivains, de Hank et Martin (Kerouac et Ginsberg?), à Joan et Tom Frost (Jane et Paul Bowles?); chacun prônant sa méthode, sa vision du monde et même les mérites de sa machine à écrire (voir l'extraordinaire

scène du combat à mort entre la Clark-Nova et la Martinelli).

Ce qui étonne chez cet auteur qui déteste les clins d'œil cinématographiques, c'est que pour la première fois, un de ses films en évoque plusieurs autres: *Barton Fink* et *The Sheltering Sky*, évidemment, mais aussi *Casablanca*, pour le romanescque outré de certains personnages (notamment ceux du trafiquant allemand Hans et du dandy suisse Cloquet); *Shining*, pour le ton badin des dialogues liant Bill Lee à ses démons; *Toby Dammit*, le temps d'une superbe promenade nocturne à travers Interzone, et même à *Taxi Driver* (un film que Cronenberg avait programmé, il y a huit ans, dans le cadre d'une rétrospective de films de science-fiction, en le décrivant comme «l'histoire d'un extraterrestre essayant vainement de passer pour un terrien»; une description étonnante, qui capture fort bien le ton irréel des premières minutes de *Naked Lunch*).

Reste un film essentiellement original, aussi fort que déconcertant, que l'on croit moins avoir vu que rêvé, qui se dérobe à la mémoire comme une expérience hallucinée. Seul subsiste du premier visionnement l'impact viscéral de certaines images (l'apparition d'un «mugwump», l'arrivée à

Interzone et l'attaque sur Kiki – l'une des trop rares visions sexuelles dispensées par le film...) qui développent et prolongent l'évolution des thèmes chers à Cronenberg: l'aliénation, le contrôle et l'intolérable menace que représente pour la société les manifestations créatrices ou l'affirmation d'une différente sensibilité.

C'est à cette dernière idée que renvoie l'ultime et superbe image du film; celle de Bill Lee revivant machinalement sa tragédie devant deux gardes-frontières demandant ses papiers. En les fournissant comme il le fait, Lee prouve qu'il est un artiste, Burroughs, un véritable écrivain et Cronenberg, un grand cinéaste. Qu'importe si ses papiers sont en règle; ses images, elles, continuent de semer le chaos. ■

NAKED LUNCH

Canada. 1991. Ré.: David Cronenberg. Scé.: David Cronenberg d'après l'œuvre de William Burroughs. Ph.: Peter Suschitzky. Mont.: Ronald Sanders. Mus.: Howard Shore. Déc.: Carol Spier. Cost.: Denise Cronenberg. Int.: Peter Weller, Judy Davis, Ian Holm, Julian Sands, Roy Scheider et Monique Mercure. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.

...Tell number". Joan Lee (Judy Davis)

